

# L'évènement anthropocène - Christophe Bonneuil

Holling 1973 : « les efforts pour obtenir un rendement soutenu maximal d'une population de poissons [...] peuvent paradoxalement accroître les chances d'un effondrement » (p41).

Il propose à la place le concept de « résilience écologique » comme capacité d'un écosystème à garder certains de ses traits malgré et à travers des changements d'états brutaux (vision plus systémique).

LIRE : [https://fr.scribd.com/doc/258786685/Anthropocene-Et-Ses-Lectures-Politiques-Christophe-Bonneuil#download&from\\_embed](https://fr.scribd.com/doc/258786685/Anthropocene-Et-Ses-Lectures-Politiques-Christophe-Bonneuil#download&from_embed)

LIRE : <https://blogs.mediapart.fr/edition/les-possibles/article/230514/lanthropocene-et-ses-lectures-politiques>

+ pdf : « lecture\_politique anthropocene »

Il existe au moins 4 visions du monde de l'anthropocène : L'Anthropocène naturaliste et technocratique, Le « bon Anthropocène » piloté des post-environmentalistes technophiles, L'anthropocène comme effondrement et politique de décroissance, L'Anthropocène de l'éco-marxisme comme échange écologique inégal.

## L'Anthropocène naturaliste et technocratique des institutions internationales

Discours dominant dans les arènes scientifiques internationales. Les scientifiques qui ont inventé le terme anthropocène en ont également proposé une histoire de « comment en sommes-nous arrivés là ? »

Dans ce récit, l'espèce humaine (en tant que catégorie indifférenciée) est vue comme responsable, de manière inconsciente, depuis deux siècles du système Terre. Les scientifiques seraient alors là pour guider une humanité désemparée et ignorante et fait du pilotage du « système Terre » un nouvel objet de savoir et de pouvoir.

Le problème est que l'on ne montre pas les grandes variations des causes et des responsabilités entre les peuples, les classes et les genres. Jusque récemment, l'Anthropocène fut un Occidentocène ! On ne discerne pas alors les asymétries de pouvoir, le long de la chaîne qui relie le recul de la banquise aux sources majeures d'émission de gaz à effet de serre (seules 90 entreprises sont ainsi responsables de plus de 63 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre depuis 1751).

Certes, la population humaine a grimpé d'un facteur dix depuis trois siècles, mais que signifie cette hausse globale impactant un « système Terre » lorsqu'on

observe qu'un Américain du Nord possède une empreinte écologique 32 fois supérieure à celle d'un Éthiopien, que la consommation énergétique d'un soldat américain a été multipliée par 228 entre la première et la seconde guerre mondiale [7], ou que la moitié la plus pauvre de l'humanité ne détient que 1 % des richesses mondiales (contre 43,6 % pour les 1 % les plus riches).

De plus, il semble faux de croire que ce n'est que depuis quelques dizaines d'années que nous saurions quels dérèglements nous sommes en train de causer au système Terre. Cela place les scientifiques et leurs sponsors comme guides suprêmes d'une humanité, troupeau passif et indifférencié. L'histoire nous apprend au contraire que les alertes scientifiques sont très anciennes sur le sujet. Il existait autour de 1800 une théorie largement partagée d'un changement climatique global causé par la déforestation alors massive en Europe de l'Ouest. Ces théories sont largement complétées et corrigées aujourd'hui mais c'est le lot de beaucoup de théories scientifiques au fil du temps. Pour autant, il serait faux de faire passer les sociétés antérieures comme inconsciente des dégâts du capitalisme industriel.

Ceux-ci furent contestés par mille luttes ; non seulement par les romantiques ou les classes assises sur la rente foncière, mais aussi par des lanceurs d'alerte scientifique, des artisans et ouvriers luddites, et par les multitudes rurales au Nord et au Sud qui perdaient alors les bienfaits des biens communs agricoles, halieutiques et forestiers appropriés, marchandisés, détruits ou pollués.

Plutôt que de dire qu'on ne savait, il serait plus juste de penser que l'entrée et l'enfoncement dans l'Anthropocène est une victoire de certains intérêts ayant fabriqué du non-savoir sur les dégâts du progrès et une récupération, une marginalisation ou une répression des contestations socio-écologiques.

De même, il semble assez faux d'affirmer que la société est restée passive et ignorante sur le sujet, en attendant que les scientifiques sauvent la planète (avec la géo-ingénierie, les agrocarburants, la biologie de synthèse ou les drones-abeilles et autres solutions techno-marchandes « vertes »). Au contraire, il convient de reconnaître que c'est dans l'ensemble du tissu social que se trouvent les savoirs, les initiatives et les « solution » qui « sauveront la planète ».

En somme, ce premier récit de l'Anthropocène pose d'importants constats, mais surtout d'immenses obstacles à toute perspective d'éco-politique émancipatrice ; il s'apparente par son caractère technocratique et dépolitisant à ce qu'André Gorz avait appelé « éco-fascisme » ou à ce que Félix Guattari avait nommé « écologie machinique ».

## Le « bon Anthropocène » piloté des post-environnementalistes technophiles

Second récit post-environnementaliste, qui célèbre l'Anthropocène comme l'annonce de la mort de la nature comme externalité. Ce récit questionne le dualisme nature/culture fondateur de la modernité occidentale et il critique certaines idéologies de « protection de la nature » qui excluaient de fait les populations d'une nature supposée « vierge ». Il ouvre de plus le chantier philosophique à une nouvelle pensée de la liberté qui dépasse l'arrachement à tout déterminisme naturel ou qui dépasse la domination de la nature. Une pensée

qui assumerait ce qui nous attache à la Terre et qui réconcilie l'infini de nos âmes à la finitude la planète.

Mais en célébrant cette ingénierie généralisée, les tenants de cette vision (certains sociologues, philosophes post-modernes, certains écologues post-nature et certains idéologues du think-tank des US *Breakthrough Institute*) prônent un nouveau « pilotage planétaire ». D'une certaine façon, gérer la planète avec toute notre technoscience pour forger un « bon Anthropocène ». On faisait déjà de la géo-ingénierie, mais sans s'en rendre compte, donc mal. Aujourd'hui on va bien faire les choses.

Ainsi, pour Bruno Latour, qui a fortement inspiré cette pensée post-environnementale, le péché de Victor Frankenstein ne fut pas d'avoir créé un monstre, mais de l'avoir abandonné inachevé.

Prolongeant le techno-optimiste du premier grand récit, le post-environnementalisme s'éloigne de son naturalisme par son constructivisme radical. Il conçoit la nature, mais aussi l'espèce humaine, comme un construit socio-technico-économique, ouvrant la porte au transhumanisme.

Cette vision s'accommode très bien du capitalisme financier contemporain, de la « croissance verte » et de la privatisation-marchandisation en cours des « services écosystémiques » de toute la planète. Cette idéologie post-environnementaliste et techno-béate de l'Anthropocène participe donc plus du projet néolibéral de faire du système Terre tout entier un sous-système du système financier que d'un projet d'émancipation des peuples de Gaïa et de transition juste et démocratique.

## L'anthropocène comme effondrement et politique de décroissance

Une troisième lecture de l'Anthropocène, catastrophiste, insiste sur l'intangibilité des limites de la planète, à ne pas outrepasser sous peine de basculement. Cette lecture reprend les alertes des travaux des scientifiques et leur appréhension non linéaire de l'évolution des systèmes complexes. L'histoire n'est alors plus celle du progrès ou d'un *fatum* innovateur, elle est discontinue, faite de points de basculement et d'effondrements à anticiper collectivement (cf les travaux sur la résilience, sur la pensée politique du mouvement des villes en transition et sur la permaculture). Cette vision fait également écho au projet politique de la décroissance et aux travaux de la « théorie politique verte » et renouvelle la pensée de la démocratie et de l'égalité à partir du constat de la finitude.

En effet, si on prend l'Anthropocène au sérieux dans cette perspective, on est obligé de se poser la question du partage des richesses dans un monde où le gâteau économique ne grossira pas sans fin. De même on ne peut plus penser la démocratie sans ses métabolismes énergétiques et matériels.

Si cette vision partage, avec les deux premières, les constats scientifiques des dérèglements écologiques globaux, elle ne partage pas la foi en des solutions techno-scientifiques pour sauver la planète. Elle insiste au contraire sur la nécessité de changement vers la sobriété des modes de production et de consommation. Il faut donc des changements dans tous les secteurs de la

société, et non pas uniquement par le haut (green-business, techno-science) pour assurer un avenir commun et éviter un Anthropocène barbare.

Cela n'exclut pas la planification écologique démocratique, du local au global, d'une résilience et d'une décroissance assumée, équitable et joyeuse si possible, de l'empreinte écologique.

## L'Anthropocène de l'éco-marxisme comme échange écologique inégal

Cette quatrième lecture de l'Anthropocène consiste à relire l'histoire du capitalisme non seulement au prisme des effets sociaux négatifs de la globalisation mais aussi au prisme de ses métabolismes matériels insoutenables (fait de fuites en avant récurrentes vers l'investissement de nouveaux espaces préalablement vierges de rapport extractivistes et capitalistes) et leurs impacts écologiques.

Dans cette lecture, l'Anthropocène, comme l'incapacité à maintenir les conditions écologiques d'une vie sur Terre, apparaît comme la « seconde contradiction » du capitalisme. Il faut cependant faire attention à ne pas tomber dans l'annonce prophétique (déjà faite par Lénine) de l'auto-écroulement du capitalisme sous le poids de ses contradictions. Mais cette perspective présente l'intérêt d'inscrire la matérialité des flux de matière et d'énergie et des processus écologiques dans une histoire critique du capitalisme.

Elle permet de repenser la croissance occidentale des deux derniers siècles en termes d'échange écologique inégal, selon lequel les économies dominantes du centre du système-monde capturent non seulement des heures de travail, mais aussi des hectares et des ressources finies à la périphérie tout en externalisant des dégâts écologiques et de l'entropie.

Elle permet, de plus, de sortir du fétichisme technologique (qui fut longtemps partagé et propagé par le marxisme) en reliant les gains de productivité technique au centre du système-monde à une dégradation environnementale et sociale au plan planétaire.

Ainsi, pour un éco-marxiste comme Alf Hornborg, le développement technique est le produit d'une accumulation au centre du système-monde permis par un échange écologique inégal avec la périphérie (note perso en schématisant : « L'Occident » récupère se développe, le reste du monde récupère les pollutions). Dans le capitalisme fossile, le « progrès technique » au centre est la contrepartie d'une perte d'efficacité globale et d'une dégradation écologique et thermodynamique de la planète.

Enfin, la lecture éco-marxiste offre des prises théoriques et politiques pour décoder les stratégies actuelles de l'oligarchie mondiale pour « néolibéraliser » la nature et faire du système Terre dans son entier un sous-système du système financier (pénétration généralisée de l'action environnemental publique – nationale, européenne et onusienne – par les intérêts privés, durcissement de la propriété intellectuelle sur le vivant, approches néolibérales de la résilience et des « risques » environnementaux, green bonds, marchés du carbone, REDD, marchandisation-compensation écologique...).

## Conclusion

Peut-être que même ces deux dernières lectures, catastrophiste/décroissante ou éco-marxiste, restent encore trop surplombantes et occidentales pour prétendre constituer la base des discussions dans le mouvement « alter » au plan international. Peut-être sont-elles trop prisonnières d'une vision du monde « mono-naturaliste » de la modernité occidentale, trop prise dans un géo-savoir-pouvoir sur la Terre, héritier d'une posture de domination-extériorité, de l'entreprise coloniale et de la culture de la guerre froide.